



HAL
open science

Capital écologique et production matérielle : L'écologie populaire d'une petite entreprise industrielle

Hadrien Coutant, Guillaume Koenig

► **To cite this version:**

Hadrien Coutant, Guillaume Koenig. Capital écologique et production matérielle : L'écologie populaire d'une petite entreprise industrielle. *Sociologie*, 2025, 16 (3), pp.309-327. <hal-05325892>

HAL Id: hal-05325892

<https://hal.science/hal-05325892v1>

Submitted on 22 Oct 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Capital écologique et production matérielle

L'écologie populaire d'une petite entreprise industrielle

Ecological capital and material production

The working-class ecology of a small factory

Hadrien Coutant

Maitre de conférences en sociologie, Université de technologie de Compiègne, laboratoire Costech

hadrien.coutant@utc.fr

3 rue Carolus Duran – 75019 Paris

Guillaume Koenig

Étudiant en Master de sciences économiques et sociales (IOES), EHESS et Université Paris-Dauphine PSL

guillaume.koenig@dauphine.eu

Résumé

Cet article vise à comprendre comment peuvent s'articuler dans la stratégie et le fonctionnement d'une petite entreprise industrielle des marchés et des logiques symboliques et économiques radicalement disjointes : un espace économique et social localisé et préoccupé de pérennité économique et un espace national militant préoccupé de positionnement symbolique d'engagement écologiste. En nous fondant sur une enquête de terrain dans une petite entreprise industrielle qui fabrique des outils agroécologiques, nous défendons la thèse d'un renforcement économique qui se fait en réponse et au prix d'une marginalisation progressive dans le champ écologiste, du fait d'un déficit de capital culturel spécifique que nous appelons « capital écologique ». L'article montre d'abord la manière dont la trajectoire de l'entreprise et de son fondateur a été marquée par une cooptation sociale et économique dans le champ agroécologique (1), avant de se heurter aux limites de leur accumulation de capital écologique et au poids des enjeux marchands pour un entrepreneuriat populaire (2). Il montre ensuite de quelle manière la matérialité productive et économique est illégitime dans un champ qui pourtant

valorise discursivement le rapport direct à la matière. Cela entraîne le maintien dans une position socialement dominée d'une organisation et d'un individu pour lesquels il est essentiel (3).

Abstract

This article analyzes how drastically disjointed markets and symbolic and economic logics can be articulated in the strategy and operation of a small industrial company – a localized economic and social space focused on economic sustainability, and a militant national space focused on the symbolic positioning of ecological commitment. Based on a field study of a small French industrial firm that manufactures agroecological tools, we defend the thesis of an economic strengthening that takes place in response to, and at the cost of, a progressive marginalization in the ecologist field, due to a deficit of specific cultural capital that we call “ecological capital”. The article first shows how the trajectory of the company and its founder was marked by social and economic co-optation into the agroecological field (1), before coming up against the limits of their accumulation of ecological capital and the weight of market issues for a popular entrepreneurship (2). He then shows how productive and economic materiality is illegitimate in a field that nevertheless discursively values a direct relationship with matter. This results in the long-term dominated position of an organization and an individual for whom it is essential (3).

Mots-clés

Écologie populaire ; industrie ; classes sociales ; sociologie économique ; agroécologie ; entrepreneuriat

Keywords

Working-class environmentalism; industry; social classes; economic sociology; agroecology; entrepreneurship

Au printemps 2020, une émission télévisée de jardinage fait visiter aux téléspectateur·rices la Fabrique¹, une petite entreprise de métallerie produisant des outils pour les adeptes de l'agroécologie manuelle². Apparemment taillés sur mesure pour cette émission, les outils produits par l'entreprise sont mis en avant par la journaliste à travers le concept de « low tech³ » : « facile à utiliser, facile à réparer, sans moteur et donc sans carburant, ce sont les outils low tech. » Mais le fondateur de la Fabrique, Martin, n'est pas familier avec ce type de termes, ce qui l'amène à déclarer d'un ton intense en entretien :

*« Mais tu vois le low tech, moi avant que la meuf de [la télévision] ne vienne, je connaissais pas. Et quand elle m'a demandé de définir ce que le low tech était pour moi bah... je lui ai dit je sais pas ! Moi j'essaye de faire au mieux comme je le pense, je ne théorise pas ce que je fais ou quoi, juste je le fais. »
Martin⁴*

Cette réaction du patron de l'entreprise a de quoi surprendre car, bien qu'issu d'une famille d'ouvrier·ères et d'agriculteur·ices, il semble alors bien inséré dans un champ militant et économique qui a fait du concept de « low tech » un cadrage essentiel. Le courant *low tech*, par la promotion de techniques simples et accessibles en termes de coût et de savoirs, à opposer aux *high tech* critiquées pour leur attachement inéluctable au capitalisme et à la destruction de l'environnement (Bihouix, 2014), s'inscrit dans une valorisation des savoirs manuels dans les milieux écologistes. Le *low tech* est ainsi largement promu par plusieurs organisations particulièrement visibles dans le champ de l'agroécologie telles qu'Agrofermux – avec laquelle la Fabrique collabore – ou l'Atelier paysan – qui a été mise en avant dans le monde militant et scientifique (Goulet, Meyer et Cardinael, 2022 ; Mateus et Roussilhe, 2023, p.117).

S'il prend de la distance avec cette formule, Martin est loin de méconnaître l'importance d'un tel travail de « théorisation », et inscrit explicitement les activités de l'entreprise sous le label écologique : dès son lancement en 2012, il revendique dans la presse régionale fabriquer des outils « permettant d'innover en termes de technique culturelle, de réduire la pénibilité au travail, de s'adapter aux normes environnementales ». Depuis lors,

¹ Les noms de l'entreprise, de ses partenaires, de ses produits et des individus ont été anonymisés, à l'exception de l'Atelier paysan qui a fait l'objet de nombreux travaux. Voir l'encadré 1 pour une présentation du terrain et de la méthodologie.

² La notion d'agroécologie est plurielle et peu stabilisée. Dans le cadre de cet article, nous l'utilisons pour désigner des pratiques et instruments visant à mettre en œuvre une agriculture écologique, technocritique et le moins mécanisée possible. Cela inclut notamment la permaculture, la traction animale, ou encore l'auto-construction agricole.

³ D'autres acteur·ices, notamment des associations étudiantes tournées vers l'« ingénierie soutenable », mobilisent cette expression pour décrire les activités de cette entreprise.

⁴ Le terrain date du printemps 2022 : tous les extraits d'entretiens et de journal de terrain datent de cette période.

et plus encore à partir de 2015, son cœur d'activité consiste à fabriquer des outils agroécologiques, avec des méthodes qui tendent vers une organisation industrielle durant la période de l'enquête. Reconnue par les partisans de la permaculture, elle est parvenue à trouver des intermédiaires de marché qui l'ont aidée à élargir ses ventes sur un marché national voire international. Or, depuis 2020, l'importance de l'enjeu écologique est déclinante pour la Fabrique, ce que symbolise le remplacement, dans le vestiaire, d'une affiche du mensuel militant *La Décroissance* par le planning annuel des congés. Les activités de la Fabrique se sont diversifiées avec des produits de « serrurerie⁵ », orientés vers un marché local et sans connotation écologique. En termes de radicalité idéologique, de capacité à attirer comme salariés ou partenaires les individus les plus engagés sur les enjeux environnementaux et de couverture médiatique militante, la Fabrique s'est éloignée des ambitions écologistes de son fondateur au profit d'une plus grande stabilité économique et de sa main d'œuvre.

La trajectoire de cette TPE⁶ et son positionnement économique et idéologique apparaissent structurés par une tension entre des logiques profondément contradictoires et disjointes. La Fabrique a en effet investi un marché écologique dans lequel la maîtrise d'un cadrage légitime et l'insertion dans des groupes sociaux politiquement engagés est essentielle, tout en investissant également des marchés, à la fois en termes commercial et de main d'œuvre, plus locaux et dans lesquels ces ressources sont inopérantes – voire ont un rendement négatif. L'encastrement social de l'entrepreneuriat a été analysé par la littérature (Amossé, 2012 ; Grossetti & Barthe, 2008). Le succès économique des entrepreneurs dépend de leur réseau relationnel et des capitaux économiques, sociaux et culturels qu'ils maîtrisent, et donc de leur trajectoire sociale. Les *start up* sont un cas exemplaire du caractère essentiel des caractéristiques sociales, notamment en termes de classe et de genre, des individus qui les portent (Flécher, 2019). À l'opposé de cet entrepreneuriat de classes supérieures, mais de manière similaire, les TPE et PME portées par des individus issus des classes populaires s'intègrent dans des structures marchandes et des relations d'emploi territorialisées souvent caractérisées par des rapports de classes locaux et une proximité sociale (Gros, 2016). Les entrepreneurs d'origine populaire recherchent généralement à maintenir un rapport fort à la matière et au travail manuel – opposée au bureau et à l'administration – et une volonté d'ascension sociale (Grossetti & Reix, 2014).

Comprendre la trajectoire de la Fabrique, sa proximité en même temps que sa divergence avec le monde militant de l'agroécologie, amène à interroger les implications sociologiques autant qu'économiques de l'origine sociale et du parcours scolaire de ses dirigeants et travailleurs. Comme le montre Pierre Bourdieu (2000), l'espace de l'offre et de la demande sur un marché sont socialement liés et présentent des formes d'homologie avec la structure sociale. Comment dans ces conditions articuler dans la stratégie et le fonctionnement d'une TPE industrielle des marchés et des logiques symboliques et économiques radicalement disjointes ? Comment investir un marché caractérisé par la

⁵ Notamment la construction de portails et rambardes en métal (cf. ci-dessous).

⁶ La Fabrique ne compte jamais sur la période plus de 18 salariés, ce qui en fait une très petite entreprise (TPE) selon la nomenclature de l'INSEE. Dans la littérature, le sigle PME est parfois utilisé pour englober TPE (1-19 salariés) et PME (20-249 salariés).

nécessité de maîtriser des ressources militantes et des capitaux culturels spécifiques au monde militant écologiste tout en poursuivant une logique économique et organisationnelle populaire ? Comment se positionner à la fois dans un espace économique et social localisé et préoccupé de pérennité économique et dans un espace national militant préoccupé de positionnement symbolique d'engagement écologiste ? Enfin, si la valorisation des savoirs populaires est forte dans le champ de l'agroécologie, comment expliquer que la Fabrique, pourtant justement porteuse de ces savoirs, demeure seulement partiellement consacrée et voit sa radicalité idéologique décroître ?

Si de nombreuses recherches explorent les formes de pratiques écologiques populaires, celles-ci sont souvent centrées sur les pratiques et dispositions quotidiennes (Comby, 2015a ; Comby et Malier, 2022 ; Coulangeon et al., 2023 ; Grossetête, 2019 ; Malier, 2022). C'est plus en tant que classes populaires que leurs représentations et pratiques écologiques sont analysées qu'en tant qu'ouvrier·ères, artisan·es et petit·es entrepreneur·ses. C'est pourquoi nous proposons de croiser cette littérature centrée sur les classes sociales et leur rapport à l'écologie avec une approche de sociologie économique et des organisations. La trajectoire de la Fabrique et de son fondateur, Martin, permettent d'éclairer une modalité spécifique d'entrepreneuriat en même temps que l'ambiguïté de l'insertion des classes populaires dans la transformation écologique de l'économie. Ce cas est intéressant dans le paradoxe même de son succès économique combiné à une tension profonde entre deux marchés, deux espaces sociaux et deux catégories d'aspirations de son fondateur.

D'un point de vue sociologique, la situation de la Fabrique est caractérisée, du fait de sa composition sociale, par un relatif déficit de capital culturel spécifique que nous appelons « capital écologique ». L'expression est utilisée en économie politique et en sciences de l'environnement pour désigner les ressources naturelles dans une perspective écologique. Elle n'est pas, à notre connaissance, utilisée dans l'acception sociologique que nous proposons, même si l'idée de « bonne volonté environnementale » (Comby & Malier, 2021), suggère une spécificité du rapport à l'enjeu écologique en termes de capitaux culturels et de savoirs légitimes. « Capital écologique » nous permet de désigner le capital culturel valorisé dans les espaces engagés dans la cause écologique. Il s'agit d'un ensemble de cadrages, de formes d'esthétisation, de manières d'être et de références qui y sont considérés légitimes. Ce capital écologique est spécifique à un champ – celui des activités économiques écologiques – caractérisé par un engagement politique et professionnel fort et par une importante production discursive critique. Dans ce champ où militantisme et enjeux marchands sont imbriqués, la capacité à mobiliser les cadrages idéologiques et esthétiques de la critique écologique, qui par ailleurs évoluent, est essentielle. L'importance croissante de la question écologique dans la société tend à lui donner un poids croissant au-delà de cet espace, ce qui amène différents groupes sociaux à chercher à en accumuler, ce que montre le cas de la Fabrique. C'est la capacité de son fondateur à mobiliser du capital écologique qui explique son inscription marchande nationale dans le marché agroécologique, les relations nouées avec des intermédiaires de marché et la venue régulière de stagiaires ingénieurs écologistes de grandes écoles. D'un point de vue économique, sa trajectoire est contrainte par sa nécessité de fabriquer et d'écouler des marchandises pour assurer sa pérennité et répondre aux besoins de sécurité économique de ses dirigeants et salariés. Cela implique une dépendance vis-à-vis d'intermédiaires de marché et une nécessité de dégager une marge économique sur le long

terme. Pour se libérer partiellement de cette contrainte et assurer sa croissance économique, l'entreprise est amenée à adopter une stratégie de diversification vers des produits non-écologiques voire considérés comme antiécologiques dans les espaces militants.

Le cas de la Fabrique est un cas stimulant d'entrepreneuriat à visée explicitement écologique, relativement inséré dans un espace militant à forts capitaux culturels, mais porté par des individus issus des classes populaires stabilisées ou des petites classes moyennes. L'ambiguïté de cette position permet de mettre au jour certains mécanismes centrifuges de distinction sociale et de contraintes liées à l'activité économique au principe de l'homogénéité sociale des organisations écologistes. Ici, c'est la question même des conditions de l'insertion des ouvrier·ères et du petit patronat issu des classes moyennes et populaires dans le champ écologique qui se pose.

L'article montre d'abord la manière dont la trajectoire de la Fabrique et de son fondateur, Martin, a été marquée par une cooptation sociale et économique dans le champ agroécologique (1), avant de se heurter aux limites de leur accumulation de capital écologique et au poids des enjeux marchands pour un entrepreneuriat populaire (2). Après ces deux premières parties construites de façon chronologique, l'article analyse cette trajectoire en montrant de quelle manière la matérialité — tant dans son sens physique de fabrication et de transformation de la matière que dans son sens économique d'enjeu d'accumulation de ressources — est illégitime dans un champ qui pourtant valorise discursivement le rapport direct à la matière. Cela entraîne le maintien dans une position socialement dominée d'une organisation et d'un individu pour lesquels il est essentiel (3).

Encadré 1 : méthodologie

Cet article mobilise principalement la monographie d'une petite entreprise — la Fabrique — que Guillaume Koenig a réalisée au printemps 2022, sous la direction d'Hadrien Coutant, alors qu'il était en stage d'assistant ingénieur. Arrivé à la Fabrique par intérêt pour les *low tech* et l'écologie, le chercheur a été confronté à l'ambiguïté du positionnement de l'entreprise sur ces enjeux. L'enquête s'appuie ainsi sur une période de six mois d'observation directe des affaires quotidiennes de l'organisation, consignée dans des carnets de terrains, et complétée par la consultation de littérature grise (documents internes, articles de presse, revues et livres parus à son sujet ou l'évoquant). La participation à des événements privés auxquels l'enquêteur était convié grâce aux relations amicales développées avec les enquêtés a permis d'étendre l'observation participante du cadre professionnel au cadre privé ; elle constitue une part importante du matériau d'enquête. Enfin, une quinzaine d'entretiens ont été réalisés au cours du stage avec le fondateur, les salarié·es ainsi que certains ancien·es salarié·es de l'organisation pour compléter et affiner ce qui se donnait à voir à travers l'observation de la conduite ordinaire des affaires de l'entreprise.

Le matériau empirique sur lequel s'appuie cet article a donc été collecté dans une position de stagiaire ingénieur, ce qui a facilité l'accès à certains documents relatifs à la direction de l'entreprise. Cette position a mis le chercheur au cœur du rapport ambivalent que les enquêtés entretiennent avec les ingénieurs, ce qui s'est avéré heuristique. La conjugaison

d'hostilité revendiquée envers la figure du cadre pédant qui voudrait « nous apprendre à travailler » avec la dynamique contemporaine de bifurcation professionnelle des ingénieurs dans une perspective écologiste (Bouzin & Coutant, 2023), contribue à reconfigurer les frontières de classes et de professions. Occupant cette position délicate, le chercheur a été par moment contraint de faire preuve de discrétion dans son travail d'enquêteur, ce qui a limité l'accès à certaines données, notamment le détail des résultats économiques.

1. Des compétences techniques contre du capital écologique : l'asymétrie des échanges transclasses

La première partie, chronologique, de cet article s'intéresse au processus social qui a permis à la Fabrique d'entrer et de se faire une place dans le champ agroécologique. Celui-ci révèle une contradiction majeure : si le champ agroécologique doit sa profitabilité à un cadrage légitime centrée sur l'idée d'un « retour aux savoirs manuels », maîtriser ces savoirs n'est pas suffisant pour s'y insérer pleinement.

1.1. La bonne volonté écologique d'un entrepreneur issu des classes populaires (2012-2015)

Fondateur de la Fabrique en 2012 dans une petite commune du nord-ouest de la France, Martin est né en 1987 d'un père ouvrier communal et d'une mère chargée d'affaires chez France Télécom. Bien qu'ayant grandi en milieu urbain, il insiste beaucoup sur son origine agricole et sur les nombreux séjours passés chez ses oncles et son grand-père agriculteurs avec qui il « bricolait ». Si ses parents étaient syndiqués et sa sœur est devenue éducatrice spécialisée, ses oncles agriculteurs étaient marqués à droite et lui ont légué de fortes ambitions entrepreneuriales : « moi je sais que j'ai toujours voulu être entrepreneur », affirme-t-il en entretien.

Durant les alternances qu'il a faites dans le cadre de son bac professionnel en agroéquipements, chez un exploitant de lin puis chez un « gros céréalier », Martin a eu l'occasion de poursuivre ce qui animait déjà ses vacances chez son grand-père agriculteur : réparer et améliorer des équipements agricoles. Il se souvient de l'audace et de la détermination de son premier patron, avec qui « j'ai fabriqué mes premières machines » et qui « voulait toujours en faire plus. Il me disait “aller viens on ajoute encore deux rangs ! Pfouu, j'aimais bien” ». Quelques années plus tard, lors de son BTS en Génie des équipements agricoles (GDEA) qu'il réalise également en alternance chez un concessionnaire à Perpignan, il se spécialise en mécanique agricole. En 2010, après avoir manqué son BTS, il suit une formation de neuf mois dans un AFPA en conception mécanique où il se forme à ce qu'il appelle le « bureau », en opposition à l'atelier, où il se reconnaît davantage.

Sa socialisation précoce au travail manuel aux côtés de ses oncles agriculteurs le conduit à développer une vocation entrepreneuriale. Cependant, il hésite à se lancer. Le récent décès de sa mère, qu'il attribue aux pollutions qui auraient causé son cancer, le pousse à reporter son projet en planifiant un voyage en Inde. Son souhait de comprendre plus avant la permaculture récemment découverte en « surfant sur internet » le conduit à participer à des formations et rencontres dans des fermes modèles à travers le monde. C'est dans

l'une de ces fermes qu'il rencontre un formateur en permaculture, rencontre qu'il dépeint comme l'évènement décisif confortant ses ambitions entrepreneuriales :

« Un jour il me dit “toi, ta niche — c'est sa métaphore en gros pour dire ce qui te caractérise, ce qui est fait pour toi — c'est la mécanique, tu es un génie de la mécanique”. C'est vraiment à partir de ce moment-là que j'étais convaincu de vouloir entreprendre. » Martin

Derrière le romantisme de la mise en récit (Bourdieu, 1986), il pointe l'importance de l'autorité symbolique de ce formateur. En valorisant ses compétences techniques, ce représentant de l'agroécologie aux yeux de Martin vient confirmer et préciser son projet entrepreneurial en gestation : il s'agit de mettre son savoir technique et son goût pour la mécanique agricole au service de l'enjeu écologique.

Malgré la réticence de ses oncles hostiles à l'écologie et aux écologistes, avec qui il « s'engueulait à cause de leur pulvé⁷ », il démarre en 2012 son activité avec l'aide d'une coopérative accompagnant les entrepreneur·es. Il s'installe dans une pépinière d'entreprise de l'économie sociale et solidaire (ESS) qui se revendique « vitrine de l'Agriculture biologique, de l'écologie, de l'artisanat et du social ». Ses activités diffèrent alors assez peu de celles d'un artisan métallier généraliste — il est surnommé le « Macgyver des agriculteurs » par la presse régionale — fabriquant et réparant des engins agricoles sur mesure. Cependant, il apprécie la conception, et propose à la vente des machines qu'il a confectionnées, comme une récolteuse à thym. Convaincu qu'il pourrait mettre en œuvre ses compétences techniques dans le cadre du paradigme des alternatives agricoles, il ne manque pas de mobiliser les connaissances récemment acquises dans les milieux de la permaculture pour asseoir son activité économique. Marqué à gauche, il fréquente des militants de la Confédération paysanne et a des amis à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes. Avant de fonder la Fabrique, Martin s'était rendu à une des assemblées générales fondatrices de la coopérative l'Atelier paysan, structure qui a pris une place centrale dans le champ de l'agroécologie. Il revendique dans la presse régionale dès son lancement vouloir « aller vers une agriculture biologique⁸ ». Son intérêt croissant pour l'enjeu écologique et l'inscription de ses activités dans le champ des alternatives agricoles est à la fois le produit d'un marquage politique à gauche et constitue une ressource (Samak, 2016). En effet, elle lui permet d'accéder à des prestations bon marché portées par une organisation qui accompagne des projets entrepreneuriaux autour de l'ESS ainsi qu'au réseau d'entraide de la pépinière d'entreprise. Martin opère ainsi une professionnalisation de ses dispositions issues de sa socialisation à la « bricole » – à la manière des entrepreneurs forestiers d'extraction ouvrière (Bruneau *et al.*, 2018, chap. 3) –, qu'il articule à son engagement agroécologique. Cela lui permet d'inscrire ses activités dans le paradigme des alternatives agricoles et dans un espace social caractérisé par un fort capital culturel.

⁷ Abréviation de pulvérisateur, engin agricole utilisé pour répandre différents produits sur les cultures, emblème de l'agriculture intensive utilisant des intrants chimiques néfastes pour l'environnement.

⁸ *Ouest France, art. cit.*

Cependant, la position qu'occupe alors l'entreprise dans le champ agroécologique reste marginale. Ses produits — notamment la récolteuse à thym ou une culbuteuse à pommes de terre — restent faiblement consacrés par le monde de l'agroécologie. L'entreprise, qui compte au maximum trois personnes, se définit d'ailleurs comme une « métallerie agricole ». Si les objets qu'elle produit peuvent être qualifiés d'écologiques, sa visibilité dans le champ agroécologique n'intervient qu'à la suite d'une collaboration avec une organisation dominant le champ : Agrofermux.

1.2.L'alliance avec un acteur légitime du champ (2015-2018)

Agrofermux est une exploitation agricole et une ferme pédagogique fondée au milieu des années 2000 dans le nord-ouest de la France par Eugène et Garance. Descendant d'une famille de nobles et de hauts fonctionnaires, Eugène part « sillonner tous les océans du globe » dès ses 21 ans à bord de son voilier-école en compagnie de scientifiques. Il raconte et valorise ces expéditions dans une quinzaine de livres et plus de 80 films documentaires, avant de fonder Agrofermux. Le couple cumule d'importants capitaux et parvient très rapidement à devenir une référence en agroécologie : alors qu'Eugène publie des ouvrages de vulgarisation et de théorisation de méthodes agricoles alternatives, Garance, diplômée d'un DEA en droit international, est consultante en permaculture. La visibilité de la ferme-école s'est en outre considérablement accrue après son passage dans un film documentaire de référence chez les écologistes, en particulier chez les étudiant·es des grandes écoles.

Par l'intermédiaire du formateur à la permaculture qu'il avait rencontré en Inde et qui a « diplômé » Eugène en « permaculture appliquée » dans une « université populaire », le fondateur de la Fabrique rencontre Eugène et Garance au retour de son voyage. Attiré par la permaculture, sa « bonne volonté environnementale » (Comby & Malier, 2021) le porte à nouer des liens avec Eugène et ainsi à fabriquer épisodiquement quelques objets adaptés aux « savoirs traditionnels » dont la structure fait la promotion. En 2013, à la suite d'un projet de recherche concluant à la nécessité de trouver un outil plus rapide pour travailler la terre, Agrofermux demande à Martin de s'inspirer d'un objet découvert sur une vidéo russe pour développer un outil qui est baptisé « la pentagnole ». Contrairement aux objets que Martin fabriquait jusque-là pour Eugène, ce dernier considère l'objet comme un bond en avant majeur pour la permaculture. L'implantation récente du patron de la Fabrique et son positionnement sous le label écologique fait de la pentagnole une très bonne occasion pour investir plus avant un champ économique qu'il côtoie et dont il commence à comprendre le fonctionnement. L'outil est ainsi cité à de nombreuses reprises dans la conclusion d'une étude pour le compte d'Agrofermux intitulée « maraîchage biologique, permaculture et performance économique » menée avec des chercheur·es en agronomie et un sociologue. Elle est célébrée en particulier pour le gain de temps qu'elle permet de faire par rapport aux outils manuels existants, concurrençant l'offre motorisée toutes choses égales par ailleurs.

Or si Martin n'a ni l'envie — il apprécie la proximité avec la matière — ni la possibilité de faire fructifier ce partenariat autrement qu'en mobilisant ses ressources techniques, donc en se lançant dans la fabrication en série, Eugène, de son côté, doute de ses capacités à l'assurer :

« Il voulait faire fabriquer la pentagnole par [une grande entreprise d'outils de jardinage]... [rire] moi je ne voulais pas, fallait faire des choix, il m'a dit "mais s'il y en a 1000 par ans tu pourras les fabriquer ?" à quoi j'ai répondu "s'il faut en faire 10 000 par ans, je les ferai" » Martin

Eugène non seulement exclut immédiatement l'éventualité de s'investir dans la production en série, préférant la valorisation discursive d'un outil qui appuie sa volonté de démontrer que son modèle agricole est économiquement viable, mais il est même prêt à chercher un sous-traitant industriel extérieur au monde de l'agroécologie. Ils se mettent finalement d'accord pour que Martin en assure la production, mais la Fabrique est tenue de reverser 5 % des revenus des ventes à Agrofermux. Cela n'empêche pas Eugène de mettre rhétoriquement en avant la Fabrique dans le registre de l'artisanat et du local, conjuguant ainsi l'opportunité de pouvoir lui sous-traiter la production sans avoir à sortir du paradigme de l'artisanat. Concernant la conception, si la préférence d'Eugène pour la Fabrique est à saisir dans les similarités des deux organisations en termes de valeurs et de défense d'intérêts communs, il est remarquable que l'esthétique constitue un point important de l'identité écologique qu'il cultive et de la sélectivité dont il fait preuve :

« [L'entreprise d'outils de jardinage] leur avait fait toute une gamme d'outils, mais ils sont venus avec leurs couleurs flash et tout, c'est un peu cheap tu vois... lui il voulait des outils beaux quoi... Quand ils sont arrivés, parce que j'étais là à ce moment-là, avec leur gamme d'outils, Eugène leur a vraiment ri au nez... ce n'était juste pas possible pour lui. » Martin

L'esthétisation des objets fait partie du processus d'écologisation, indice fort de l'existence d'un capital écologique. L'affirmation du « beau » écologique témoigne autant du fort pouvoir symbolique en matière de légitimité (agro)écologique que possède Eugène que de l'éthos bourgeois sur lequel ce processus d'écologisation repose. En effet, cet arbitraire du « beau » exprime le « primat absolu de la forme sur la fonction » de la disposition esthétique (Bourdieu, 1979, chap. 1). Martin, fort de son modeste capital écologique, intègre rapidement ces principes esthétiques qui l'aident à asseoir son activité économique. De son côté, Agrofermux légitime le travail de Martin, fonctionnant comme un intermédiaire de marché qui certifie la qualité agroécologique de la pentagnole (Karpik, 1989).

En 2015, Martin commence à commercialiser la pentagnole. La Fabrique connaît un véritable tournant, tant économique que symbolique. Les années qui suivent en témoignent, avec la vente de plus de 3000 exemplaires en moins de deux ans de cet outil consacré dans le champ agroécologique. L'entreprise continue de recruter et Martin décide en 2017 de déménager dans le Lot, qu'il juge attractif en raison de la densité de son maillage économique et de sociabilités locales. La Fabrique multiplie en parallèle la production de petits outils qu'elle vend à l'échelle nationale et internationale, ce qui lui donne une visibilité croissante dans le monde de l'agroécologie. En 2018, par exemple, un ingénieur agronome retraité, auteur de plusieurs ouvrages de vulgarisation en agroécologie, contacte la Fabrique pour lui proposer de développer un outil pour la formation de planches permanentes — une méthode d'agencement de la terre caractéristique de la permaculture. Quelques années plus tard, l'outil est labellisé par un magazine de permaculture bénéficiant d'une grande légitimité et d'un fort pouvoir de prescription. Martin fait de cette consécration agroécologique un argument marketing et une stratégie économique centrale pour l'organisation.

Ainsi, la modeste accumulation primitive de capital écologique de Martin, permise par la fréquentation du champ de l'agroécologie, renforcée par le capital international écologiste (Wagner, 2007) de son séjour en Inde, devient rentable par cette association qui lui permet de capter les ressources dont il a besoin et d'accéder à des marchés reposant sur un fort pouvoir d'intermédiaires de marchés. Avant la création de la pentagnole et la coopération avec Agrofermux, malgré une volonté marquée mais déçue de s'inscrire sous le label écologique, la Fabrique produisait des machines agricoles nécessitant la force motrice d'un tracteur. Bien que revendiqués écologiques, cela ne suffisait pas pour intégrer ce champ très profitable de l'agroécologie. En raison d'une faible concurrence et de la valorisation symbolique d'objets « écologiques », conjugués aux ressources des client-es, qui y sont sensibles, les marges économiques sont très élevées dans un marché qui s'apparente à un marché de niche. Or, ce n'est que par la coopération avec Agrofermux que Martin a pu véritablement faire fructifier son expérience du monde agricole et de la mécanique. Tirant profit de cet adoubement écologique, le modeste entrepreneur rural progressiste acquiert une soudaine visibilité, dont témoigne la distribution nationale voire internationale des ventes. À travers la rupture entre ces deux périodes, on comprend que l'expérience du monde agricole et de la mécanique ne suffisaient pas pour se faire une place parmi les professionnel·les de l'écologie. Son capital écologique était d'autant moins valorisable qu'il avait été accumulé en dehors de l'institution scolaire, contrairement à celui des « activistes-experts » (Ollitrault, 2001), dont Agrofermux se rapproche davantage.

Ce n'est pas tant la teneur du discours écologiste en tant que tel qui produit les effets symboliques et économiques de la consécration que celui qui les prononce et la croyance des agents internes ou extérieurs au champ en la légitimité de ce dernier. Agrofermux peut élever l'objet conçu par Martin au rang d'objet écologique, et, par l'intermédiaire de l'objet, l'organisation qui l'a conçu et qui le vend. En somme, si le « Macgyver des agriculteurs » maîtrisait les ressources techniques pour concevoir et produire la pentagnole, c'est le pouvoir symbolique du capital écologique qui lui manquait, ce qu'il est allé chercher chez Agrofermux, qui lui a ouvert un marché.

2. Les stratégies économiques populaires et l'impossible accumulation de capital écologique

La bonne volonté écologique du fondateur a permis à l'entreprise d'entrer dans le champ très profitable de l'agroécologie. Mais son habitus de petite classe moyenne et sa socialisation économique de petit patron ne suffisent pas à stabiliser durablement le tremplin symbolique et économique issu de la coopération avec Agrofermux. Si ses dispositions ont d'abord permis à l'entreprise de se faire une place dans le champ, et à ses concurrents et partenaires symboliques de lui sous-traiter la production d'objets écologiques, elles la plongent finalement dans une crise organisationnelle. Cette partie s'intéresse à la genèse et à la résolution partielle de cette crise, ainsi que ses conséquences pour l'organisation et sa coloration écologique.

2.1. Faire fructifier son capital économique aux dépens de son capital écologique (2018-2022)

De la même manière que la question de l'entrée dans le champ agroécologique, celle de sa pérennité est un problème important pour la Fabrique. De 2018 à 2020, l'entreprise est

à la fois portée par sa légitimité nouvelle mais limitée dans sa capacité à stabiliser ses activités et son personnel. Après une période de forte croissance liée à la coopération avec Agrofermux, l'entreprise voit son chiffre d'affaires progresser plus lentement. Le volume d'activité stagne et un important *turnover* vient s'ajouter aux difficultés de Martin à trouver un dirigeant associé pour soutenir la volonté de croissance de l'entreprise. La pentagnole et les ressources captées par la coopération avec Agrofermux doivent en effet être articulées aux dispositions et savoirs des salariés et dirigeants de l'entreprise. Ce double enjeu de pérennité économique et d'évolution sociale de son personnel produit des tensions dans l'entreprise autour de la place centrale prise par les outils agroécologiques.

Dans une première période, le personnel est caractérisé par un relativement haut niveau de capital culturel, mais aussi et surtout par le fait d'être marqué à gauche et de connaître et reconnaître l'entreprise pour son inscription sous le label écologique. C'est le cas par exemple de Manuel, originaire de Normandie, dessinateur industriel (titulaire d'un BTS), qui a rejoint Martin lorsqu'il a déménagé dans le sud-ouest. Dans un film documentaire réalisé par le département sur les « nouveaux arrivants », celui-ci insiste sur la composante écologique de sa motivation à rejoindre le département : « c'est le fait de faire des outils écolos, clairement ». Dylan, ébéniste formé chez les compagnons, issu d'une famille d'artisans du nord-ouest de la France, précise : « j'aurais pu aller autre part et me faire beaucoup plus de blé, mais quitte à bosser pour quelqu'un d'autre, autant faire un truc qui fait du bien ». De même pour Jean-Eude, âgé d'une quarantaine d'années : technicien supérieur, il a travaillé dans un tiers lieu des environs et accorde de l'importance au fait d'« aller vers du *low tech* ». Manu, ingénieur, militant de la vie quotidienne (« il venait tous les jours à vélo de [ville située à 20 km de l'atelier], mais par conviction », rappelle Martin) a travaillé plusieurs mois à l'atelier jusqu'à septembre 2021. Il « en a marre » de l'ingénierie et souhaite rénover sa maison de ses propres mains. C'est dans ce cadre qu'il se tourne vers Martin, avec qui il s'entend pour un « CDI temporaire » le temps que le crédit dont il a besoin lui soit accordé par sa banque. Le *turnover* durant cette période est élevé, notamment chez les plus militants. Manuel et Dylan quittent l'entreprise fin 2018. Jean-Eude n'a travaillé à la Fabrique que quelques mois, de fin 2018 au printemps 2019. Ne souhaitant pas travailler « pour quelqu'un d'autre », Dylan veut créer un tiers lieu pour accueillir des activités artisanales et festives en zone rurale. La difficulté à faire correspondre leurs aspirations professionnelles et militantes avec le fonctionnement concret de la Fabrique peut expliquer ces départs (cf. ci-dessous).

Ces problèmes de rétention des salariés les plus militants se combinent et s'incarnent dans le problème que rencontre Martin concernant le gouvernement de son entreprise. Il s'oriente d'abord vers la forme coopérative, la plus légitime dans le champ écologiste : en 2018, il désire « mettre l'entreprise aux mains des salariés ». Cependant, confronté au fort *turnover* et à la faible appétence des embauchés moins militants, il renonce. Il cherche alors un associé pour accompagner la croissance de l'entreprise. Alors que Manuel, intéressé par le fait de « faire des outils écolos » était censé s'associer avec lui à terme, il quitte l'entreprise fin 2018. À la bonne volonté mais un manque de fiabilité économique des ingénieurs et des militants écologistes, Martin finit par opposer le pragmatisme, le réalisme et le sens de l'entrepreneuriat de Marc, ancien chef d'une petite entreprise de scierie d'un espace rural voisin :

« C'est bien de vouloir faire des trucs qui ont du sens, mais au bout d'un moment il faut y aller quoi, [...], moi j'ai toujours dit, c'est les gens du terrain qui comptent. » Martin

Cette évolution de la direction de l'entreprise amène à une transformation de ses activités. D'un côté, en 2020-2021, les ventes de pentagnole et d'autres objets « écologiques » se poursuivent et la Fabrique maintient une certaine visibilité — en témoigne la répartition nationale des ventes (le Lot n'étant pas surreprésenté). La pentagnole représente la moitié du chiffre d'affaires. Martin a de nombreuses idées de nouveaux objets susceptibles d'intéresser le champ agroécologique. Il est régulièrement contacté par des personnes souhaitant collaborer avec lui pour concevoir ou produire des outils agroécologiques, montrant la maîtrise qu'il a acquise de cet espace. Des organisations engagées se tournent vers la Fabrique pour sous-traiter la production des objets qu'elles promeuvent ou ont conçu (four solaire, charrues à traction animale, etc.). Elles assurent une stabilité à la Fabrique en servant d'intermédiaires de marché avec des client·es socialement éloignés d'elle. Des conflits symboliques de classes ressortent toutefois entre la Fabrique et ces organisations, qui s'expriment notamment au sein de la Fabrique par la dénonciation d'un ton « hautain » de ces partenaires.

Cependant, plutôt que de poursuivre dans cette direction, avec l'arrivée de Marc comme nouvel associé, l'entreprise se met en 2020 à produire et installer des balcons, rampes d'escalier, terrasses et autres ouvrages réalisés en métal, pour une clientèle locale — activités qualifiées de « serrurerie ». La distance de Marc avec le champ agroécologique s'incarne dans ses choix économiques. Alors que la pentagnole est une véritable vache à lait, il exprime régulièrement ses craintes pour l'avenir et son manque de confiance dans ce marché. Sa préoccupation centrale est d'assurer le renouvellement de la demande, dans la perspective d'une saturation du marché de la pentagnole (Brunier & Pinaud, 2022), quitte pour cela à ne pas se focaliser sur la niche agroécologique. Il pousse pour que l'organisation s'oriente de manière croissante vers des marchés locaux et non écologiques, alors que Martin favorisait une diversification au sein du marché agroécologique national. La perception du caractère incertain et risqué de la stabilité économique des outils écologiques chez Marc est certes une conséquence de sa distance avec l'enjeu écologique : « moi, mes potes, ils savent même pas que ça existe l'écologie », explique-t-il en entretien. Elle est également le produit du rapport aux temporalités lié à sa condition de classe et à sa crainte d'un avenir « confisqué » (Duvoux, 2023). Enfin, elle est l'expression d'un certain pragmatisme économique face à un marché incertain et dépendant d'intermédiaires tels qu'Agrofermux, trop éloignés socialement de lui et donc trop dépendants des ressources maîtrisées par Martin. Ainsi, cette réorientation stratégique de l'entreprise est le produit d'une évolution de ses rapports de pouvoir interne suite à l'arrivée de Marc.

Ces nouvelles activités, assises sur un marché local et stable, permettent de reprendre une importante croissance ; elles représentent environ 30 % du chiffre d'affaires en 2021 (qui est d'environ 850 000 €) et davantage encore en 2022 (pour un chiffre d'affaires d'environ un million d'euros). En parallèle, c'est tout l'équilibre idéologique de la structure qui est bousculé. L'entreprise, qui compte une douzaine de salariés en 2022, recrute des personnes entretenant un rapport distancié à l'enjeu écologique et issues de milieux populaires de la région. La diversification de l'entreprise est actée dans son

appellation : « métallerie agricole » cède le pas à « invente, conçoit et fabrique vos outils ».

La réponse à la crise organisationnelle est donc d'investir l'espace local et ses sociabilités ouvrières rurales, de diversifier les activités, et de s'associer avec quelqu'un qui n'est pas écologiste. Du point de vue de la rétention du personnel, cette stratégie s'avère très efficace notamment parce que le management de Marc et Martin, fondé sur une appartenance commune au monde des travailleurs manuels et à l'espace social local, le permet d'installer vis-à-vis des nouveaux salariés une domination personnalisée courante dans les PME rurales (Gros, 2016)⁹.

Toutefois, ce retour à l'équilibre se fait au prix d'une moindre centralité des activités labellisées écologiques, le fondateur se retrouvant alors quasiment seul porteur des ambitions écologistes de l'organisation. Cédric, décrit par ses anciens collègues comme un « punk » et un « sacré militant écolo », quitte la Fabrique en avril 2021. Ceux qui viennent pour l'aspect écologique ne restent pas, critiquant notamment le caractère trop industriel de l'entreprise. Symptomatique de cette mise à l'écart de l'ambition écologique, l'entreprise commence même à travailler pour des structures locales identifiées comme proche de la grande culture céréalière, adversaire désigné de l'agroécologie.

Martin lui-même ne met plus le plan des outils en *open source* et fait moins preuve de « bonne volonté environnementale », ce que montre cet extrait de carnet de terrain :

« Une émission de radio qui consacre une chronique à la Fabrique leur partage l'article rédigé à leur propos avant publication. Martin s'en charge avec une vitesse impressionnante, critique une expression de l'article du fait que "ce sont des gens qui ne connaissent rien au milieu", et passe à autre chose. Mais à ce moment, Céline [compagne de Marc et responsable administrative], le relance sur la demande de l'association militante Terre de liens¹⁰ de rédiger un article pour se présenter, il lui répond, d'un soupir agacé : "ohhh, tu leur dis qu'on a oublié" ». Carnet de terrain, 21/04/2022

Impliquant une fuite des capitaux écologiques que l'entreprise avait accumulés, la période de crise se solde ainsi par un retour à des dispositions plus profondément ancrées chez le fondateur et partagées par l'essentiel des nouveaux salariés, rappelant l'idée de « régression vers les habitus » de la sociologie des crises politiques (Dobry, 2009). Cela se traduit par une mobilisation de ressources que sa socialisation primaire lui a données ainsi qu'un retour au premier plan de certaines ambitions économiques, malgré une tension autour de la légitimité d'une stratégie de croissance et d'accumulation. D'un côté, il ne cache pas sa distance avec une partie des nouvelles activités, qu'il se sent obligé de disqualifier devant l'enquêteur :

⁹ Plusieurs salariés expriment en entretien leur admiration ou leur acceptation d'une subordination légitimée par la virtuosité technique des patrons, en particulier Martin.

¹⁰ Terre de Liens est une association militante née au début des années 2000, portant une critique de la concentration de la propriété foncière agricole. Sa principale activité, outre médiatique, consiste en la collecte de fonds destinés à acquérir des fermes et/ou du foncier pour les louer à des exploitant·es pratiquant une agriculture biologique et paysanne.

« Il y a plusieurs stratégies, on peut se dire qu'on ne touche pas à l'argent des gros bourgeois qui font des choses dégueulasses, ou bien on peut se dire qu'on le prend pour le réinjecter dans des choses plus propres. Nous on a plutôt choisi la deuxième option. » Martin

De l'autre, il les accepte largement, car elles permettent de faire grimper le chiffre d'affaires au million d'euros en 2022, et sécurise le personnel et le volume d'activité, objets d'inquiétude importants du fondateur :

« Moi ce qui m'inquiète le plus, c'est de ne plus avoir assez de travail pour payer les salariés. » Martin

Il se plaît en outre à retrouver l'ambiance populaire lors des pauses, à parler de foot et dit préférer Marc à Manuel, préférant le « corps plutôt que les mots, la substance plutôt que la forme, la “bonne gueule” plutôt que les “belles paroles” » (Bourdieu, 1979, p.541). L'entreprise prend une forme plus proche d'un artisanat d'homme de métier (Mazaud, 2009 ; Zarca, 1986), depuis l'arrivée de Marc et de salariés distants de l'enjeu écologique.

2.2. Attirer des porteur·ses de capital écologique... mais les faire fuir (2022)

Si Martin a largement accepté l'évolution de l'entreprise, certains éléments montrent la persistance de son projet initial. Un élément symptomatique est le recrutement répété de stagiaires ingénieur·es généralement attiré·es à la Fabrique pour son positionnement écologiste, dont l'un des auteurs de cet article, dans le but, semble-t-il, de continuer à accumuler du capital écologique. En effet, même si la Fabrique occupe une position ambivalente dans le champ agroécologique — sa visibilité relative est contrebalancée par la pratique de la fabrication en série qui fait fuir les individus à fort capital culturel —, elle continue d'attirer au-delà d'un bassin d'emploi populaire local. Cependant, ces individus ne s'inscrivent pas dans la durée dans l'entreprise. Les deux raisons centrales sont d'un côté la déception face au caractère industriel de l'entreprise, en conflit avec un idéal artisanal associé à l'écologie, et d'un autre côté la déception face à son caractère trop tourné vers la pratique et la production, en conflit avec un idéal de concepteur·rice inventeur·rice.

La première logique centrifuge tient à l'organisation de la production et l'ambiance de l'atelier, marquée par une division des tâches plus importantes que dans un atelier d'artisan. L'esthétique et le rapport populaire à la technique (qualifié de « brutal » par le voisin d'atelier de la Fabrique, un ingénieur devenu récemment menuisier) détournent assez vigoureusement certains individus attirés par la composante écologique de l'entreprise et que leur formation incite à rechercher une grande autonomie dans leur travail.

Un exemple de cette logique est celui d'Agathe, 34 ans, qui a fait un stage d'un mois dans l'entreprise durant l'enquête. Son père, « un prolo de base, mais très cultivé » et « incollable sur toute l'histoire des luttes », qui a quitté sa mère à 22 ans pour s'installer avec une chercheuse en psycholinguistique, insiste-t-elle, lui a légué un important capital culturel. Elle fréquente des milieux écologistes radicaux et se situe très à gauche politiquement. Son compagnon, artisan vannier, ainsi qu'un ami maraîcher lui ont suggéré d'aller à la Fabrique. Pourtant, ce qu'elle découvre en mai 2022 entre en collision autant avec la manière dont elle se représente un petit entrepreneuriat écologique qu'avec les

caractéristiques sociales des individus qu'elle pensait y côtoyer. S'attendant à « quelque chose de plus artisanal et de plus convivial », elle se retrouve à souder en série : « c'est vraiment chiant, c'est pas pour moi ça je m'amuse pas du tout là, toute la journée j'étais toute seule dans mon coin comme une neuneu à souder la même chose sur un gabarit... ».

Pour parachever sa désillusion, elle s'aperçoit du fait que le rapport à la politique et à l'écologie — mais aussi aux enjeux économiques de l'entreprise — de l'essentiel de ses collègues ne correspond pas à l'idée qu'elle s'en faisait :

« Je m'attendais à des gens avec plus de culture. Ici Brian c'est plutôt un facho, Antoine c'est une brute... Et puis Marc, il est pas bavard hein... Martin il a l'air plus ouvert, mais Marc lui, il est là pour la rentabilité. » Agathe

Les oppositions entre ouverture et fermeture d'esprit¹¹, le rapport à la rentabilité (opportuniste ou pas), et à l'écologie sont souvent mobilisés par les anciens salariés pour comparer Martin et Marc, son nouvel associé. Moins visibles chez les salariés d'origine populaire, ces comparaisons, de même que l'orientation politique supposée de certains ouvriers, sont très explicitement soulignées par les anciens salariés ingénieurs ou à plus fort capital culturel ou chez les femmes. Femmes et diplômé·es se sentent souvent en décalage critique avec des masculinités populaires lues comme réactionnaires et brutales (Rivoal, 2021), dominantes dans une entreprise devenue un espace de reproduction de masculinités et de normes d'accomplissements qui font la part belle au travail manuel plutôt qu'aux diplômés (Coquard, 2019). Si l'organisation du travail à la Fabrique est loin de la chaîne de production industrielle contemporaine, elle semble également éloignée des représentations d'Agathe quant à ce que devrait être une entreprise écologiste. Son compagnon dénonce en outre « une arnaque », liée au fait que, finalement, l'« écologie et l'humain, ils en ont rien à foutre ».

La deuxième logique centrifuge est surtout visible chez des ingénieurs, stagiaires ou non, qui ont aussi en commun de ne pas être « du coin » (Renahy, 2010). Si l'appétence de Martin pour la conception mécanique le rapproche des ingénieur·es et des dessinateur·rice industriel·les, il ne manque pas de manifester son envie de « passer de l'autre côté » — évoquant ainsi la porte séparant les bureaux de l'atelier. Partageant le rapport au travail de ses salariés d'origine ouvrière, il fait des sourires complices lorsque certains le taquent en l'appelant l'« improductif », comme s'il approuvait cette appellation. Ainsi, le goût de la conception et ses aspirations à se rapprocher des ingénieurs sont loin de prendre le dessus sur son goût de l'activité manuelle et de la « bricole ». En témoigne le ton désabusé avec lequel il raconte le passage d'un ingénieur venu de chez Airbus :

« Il était à la quête de sens [lève à moitié les yeux au ciel] : un jour il avait fait tout un tas de calculs pour concevoir une souleveuse, et je me disais “bon ok je le laisse faire je lui fais confiance”, mais au final on n'a rien gardé, rien n'allait... » Martin

¹¹ Comme le note Philippe Coulangeon (2021, chap. 10), le registre de l'ouvert et du fermé, autant dans le rapport à la culture qu'à la politique, prend appui sur un régime de distinction fondé sur la légitimité de l'ouverture à l'altérité.

Outre cet épisode conflictuel, et la manière dont il insiste sur son incompétence et sur le ridicule de son approche par le calcul, Martin rappelle l'insatisfaction financière de l'ingénieur, reparti chez Airbus pour le confort matériel que la petite structure ne pouvait lui fournir.

Les échanges entre Martin et une étudiante d'une école d'ingénieurs bien classée, Julie, s'inscrivent dans une logique semblable. Intéressée par les outils agroécologiques, elle tombe sur la Fabrique en faisant le *benchmark* d'un objet écologique qu'elle doit concevoir dans le cadre d'un projet scolaire. Elle contacte l'entreprise et convient d'un stage de trois semaines à l'été 2022 pour « aller au bout du prototype » avec Martin. À son arrivée, elle présente son travail à l'aide de bilans d'énergie et de puissance pour conclure de l'efficacité de son approche. Martin, qui semble décrocher et apparaît impatient, se met à rire et l'arrête en lui disant :

« Non, mais nous on fait pas tous ces calculs hein je te le dis tout de suite, on a d'autres qualités par contre, mais ça... c'est du théorique, je n'y crois pas du tout. Il faut essayer. Pour l'instant, on va partir sur autre chose, parce que ça j'y crois pas trop. » Martin

À la fin des trois semaines de stage, Julie avoue sa déception, tout en donnant une teinte de mépris de classe à ses griefs :

« J'ai l'impression qu'il a sa manière de faire, il faut essayer, essayer, essayer, jusqu'à ce que ça fonctionne. Mais ça se voit sur le châssis du [objet en question] par exemple, y'a plein de morceaux d'acier inutiles, on dirait que ça a été ajouté au fur et à mesure, comme ça, en bricolant. Ça se voit que c'est pas des ingénieurs qui l'ont fait [rire]. Mais du coup c'est hyper frustrant parce que je dois faire des choses auxquelles je ne crois pas du tout. Par exemple il m'a demandé de modifier le broyeur à coquille de Mathilde "pour peaufiner", de changer l'angle de la pièce qui broie. Mais l'angle que Mathilde a mis était juste ! Je perds du temps en fait. Et après plusieurs modifications on est retourné à la position de départ... C'était logique, mais non, il voulait qu'on essaye. » Julie

À l'opposé d'une réhabilitation des savoirs manuels très présente dans les milieux écologistes (Sennett, 2010) et mis en scène par exemple par l'Atelier paysan¹², son passage à la Fabrique semble avoir renforcé son éthos d'ingénieure et sa valorisation de la distinction entre conception et exécution. Ce rejet est renforcé par des rappels à l'ordre technique et des prescriptions de tâches en deçà de sa qualification à l'image des apprenties ingénieures en contexte industriel (Pierrel, 2023). Il est notable qu'après son passage à la Fabrique, Julie soit partie faire un stage similaire dans une organisation antenne de l'Atelier paysan, duquel elle garde un bon souvenir. En effet, nombre d'ancien·nes salarié·es et (stagiaires) ingénieur·es connaissent bien l'Atelier paysan ou se sont rendus dans ses structures après leur passage à la Fabrique. En outre, lors de la recherche du stage qui a donné lieu à cet article, notre intérêt, orienté vers la fabrication

¹² Sur l'Atelier paysan, voir notamment : (Angeli Aguiton, Brunier et Oui, 2022 ; Clerc et Jarrige, 2020 ; Goulet, Meyer et Cardinael, 2022 ; Mateus et Roussilhe, 2023). Des articles sont parus à son propos dans les magazines *Socialter*, *La Décroissance*, *Reporterre*, *Le Monde Diplomatique*, *la Pensée écologique*.

d'outils agroécologiques, s'était d'abord porté sur l'Atelier paysan, avant de s'orienter vers la Fabrique. Les circulations d'individus et d'idées sont donc nombreuses entre les deux structures.

Au printemps 2022, le mélange des genres est surprenant : toilettes sèches et affiche de *la Décroissance* (retirée peu après), mais critique virulente des « bobos écolos » et rejet de l'étiquette « écologiste » par une partie des salariés. La nouvelle composition sociale de l'entreprise conjugue pour le patron la satisfaction d'une stabilité et d'une proximité avec les « gens du terrain » et la désillusion du renoncement à une forme plus engagée d'activité économique. Confronté à sa perte relative de contrôle sur les évolutions de l'entreprise au profit de Marc, il déclare « perdre le sens de la Fabrique » et regrette que « ça n'a pas pris la direction que je voulais » :

« Moi, ce qui me fait kiffer, c'est de concevoir et d'inventer des outils. La serrurerie on le fait pour se financer, mais moi, je vais pas vous mentir, ça me fait chier. » Martin

Les évolutions de la Fabrique la positionnent donc de manière paradoxale. Elle est toujours insérée dans un champ agroécologique dans lequel elle dépend de l'alliance avec des agents plus légitimes, mais la centralité de la socialisation populaire qui s'y exprime les fait fuir. En même temps, elle s'insère dans un espace local, dans lequel les dispositions entrepreneuriales populaires de Martin lui assurent une position confortable, mais au prix d'un relatif abandon de ses ambitions et convictions écologistes. Cette situation s'incarne dans les attentes trompées de certains salariés ou stagiaires, mais aussi dans les conflits larvés entre Marc et Martin au sujet notamment de la place à donner aux activités de serrureries¹³.

3. Une alliance qui divise : ré-enchanter la technique sans sa matérialité

Le récit chronologique que nous avons mené dans les deux parties précédentes montre que l'insertion de la Fabrique dans le champ de l'agroécologie mais son maintien dans une position relativement dominée est le symptôme de la confrontation des capitaux que l'entreprise maîtrise aux enjeux et capitaux légitimes dans le champ. Ce qui a permis son alliance avec une organisation dominante du champ — la capacité à concevoir et produire en petite série un objet matériel — est aussi ce qui la maintient en marge et l'a amené à faire évoluer son équilibre économique. En effet, non seulement la production matérielle est, en fait, peu légitime dans un champ qui pourtant la valorise discursivement, mais le manque de capitaux écologiques, culturels — qui s'incarne dans un rapport au langage, au corps et à la technique — et économiques — qui s'exprime dans une impossibilité de désintéressement — plombe la position de Martin et de son entreprise.

¹³ Les tensions entre les deux hommes se sont cristallisées dans le départ de Marc et de sa compagne, Céline, en 2023. Après avoir porté pendant quelques mois la nouvelle installation maraîchère de l'entreprise qui visait à tester les outils en situation et faire de la communication, Céline annonce son départ de l'entreprise pour se lancer dans une activité agricole à son compte. Ce départ vécu comme une trahison par Martin et qui menace l'équilibre économique de l'entreprise déclenche un intense conflit qui se solde par le départ de Marc (entretien complémentaire avec Martin, 2024).

3.1. « Fabriquer en série, c'est déjà le capitalisme » : illégitime production matérielle

L'attachement de la Fabrique à la dimension productive de l'activité, revers de sa distance avec les considérations intellectuelles, la maintient en position dominée autant du fait de son faible rendement symbolique que de la difficile alliance de classes que cela implique. Les échanges symboliques et économiques entre les organisations légitimes du champ et la Fabrique sont certes le produit d'un travail de construction et de défense d'une identité collective à l'orée de mondes économiques et militants (Bereni & Dubuisson-Quellier, 2020) autour de la cause (agro)écologique, mais leurs positions et pratiques sont très différenciées. Les contraintes de ce cadrage et de la position de la Fabrique, intéressante entre deux mondes sociaux, et la division du travail entre les organisations témoignent de l'asymétrie du rendement symbolique des différentes positions.

Une connaissance de Martin, militant écologiste, confie à propos des activités de la Fabrique que « fabriquer en série, c'est déjà le capitalisme¹⁴ ». Cette forme très explicite de critique de la fabrication matérielle ne vient que confirmer ce qui peut être objectivé par l'origine sociale des fondateurs et salarié·es d'Agrofermux ou de l'Atelier paysan qui privilégient la formation et la communication à la production rationalisée, organisations qui sont mises en avant par les mondes militants et scientifiques. À titre de comparaison, en dépit de sa valorisation des savoirs manuels populaires, l'Atelier paysan est, au moins en partie, porté par des individus très diplômés. En cumulant les élus du « collège des salariés » de la coopérative et les personnes listées dans les rubriques « contacts » de leur site ou de leur page LinkedIn (consulté en novembre 2023), on totalise 20 personnes. Parmi les 18 individus dont on peut retrouver des éléments du parcours scolaire, 16 ont un bac+5 (voire un doctorat) — dont neuf ingénieurs. Les deux autres sont un ancien étudiant ingénieur de centrale Nantes qui a fait défection et une titulaire d'un bac général scientifique. En s'appuyant sur la valorisation de savoirs dits « traditionnels », forme neutralisée de « savoirs populaires », à travers des activités de communication et de formation, les organisations légitimes s'assurent un rendement symbolique d'autant plus important que la fabrication matérielle, pourtant indissociable des savoirs populaires, est tenue à l'écart.

Martin a été confronté à cette valorisation des dimensions immatérielles de l'activité agroécologique — formation, communication, conseil — aux dépens de ses dimensions matérielles. Avant de déménager dans le sud-ouest, il a ponctuellement dispensé des formations en autoconstruction, mais il a rapidement abandonné. Alors qu'il vient de partager sa critique des pratiques des écologistes — et en filigrane, des organisations dominantes qu'il connaît et côtoie — il admet s'être senti contraint de dispenser des formations :

« 90 % des gens qui sont engagés pour l'écologie ils parlent beaucoup, ils théorisent et tout, mais en réalité ils ne font rien. Moi j'essaye de faire, au mieux. [...] Je faisais aussi des formations quand j'étais [dans le nord-ouest], parce que je voulais bien faire. Je le faisais parce que j'avais peur de mal

¹⁴ Carnet de terrain, 28/07/2022.

faire au début. Ça me prenait beaucoup de temps et d'énergie, et puis surtout c'était pas mon truc. Alors j'ai arrêté. » Martin

Le « coussin des mots et des manières » (Forquin, 1972, p.80) qui assure la position sociale des diplômé·es est précisément ce qui rend impossible leur rencontre avec les salariés de la Fabrique. Le rapport à la matière et à la technique de la démarche *low tech* ou de l'Atelier paysan est constamment inséré dans une mise en discours, une esthétisation et une intellectualisation. Ces mouvements tendent à rester éloignés de la production en série qui fait l'objet de leurs critiques. L'enseignement technique en chaudronnerie ou en maçonnerie — branches de l'enseignement professionnel reproduisant une fierté ouvrière virile autour du travail manuel et de la force physique (Kergoat, 2006) — est mis en œuvre sans sa composante de relégation à une position subalterne et à des emplois d'exécution (Palheta, 2012). Au contraire, on y enseigne et y met en scène la technique avec le volet culturel et social de l'enseignement général. Ainsi, cette approche des objets techniques et de la pratique de la « bricole » n'est pas tant un « retour aux savoirs manuels » qu'une socialisation du rapport à la technique et à la pratique portée par un éthos bourgeois. À la Fabrique, en raison d'un positionnement ambivalent, l'éthos d'artisans et d'ouvriers ruraux auquel correspond l'enseignement professionnel technique se retrouve ainsi confronté à l'éthos bourgeois d'individus dont le fort capital scolaire rend la parole plus légitime.

C'est dans ce cadre qu'il faut comprendre l'hostilité de Marc, dirigeant associé de la Fabrique, envers leur voisin ingénieur menuisier : « mettre les protections c'est quand on sait pas travailler, c'est pas un manuel celui-là ça se voit ». Cette phrase synthétise l'affirmation de la fierté manuelle d'une masculinité populaire, dans laquelle un rapport direct à la matérialité va avec un mépris viriliste du danger (Crasset, 2017). Elle fait écho au malaise critique exprimé par Agathe vis-à-vis de ses collègues masculins. Fier de son savoir technique qu'il oppose vigoureusement à l'école envers laquelle il se montre méfiant, Marc, qui ne cache pas son hostilité envers les « bobos écolos » aime montrer la supériorité de sa virtuosité technique devant certain·es stagiaires ingénieur·es. Caractéristique d'une culture anti-école — indissociable de la « culture d'atelier » (Willis, 2011) —, cette attitude incarne le frottement des éthos populaire et bourgeois autour du rapport à la technique dont la Fabrique est structurellement le creuset.

Le manque de capital écologique, revers de ce rapport à la technique et à la production matérielle, fait l'objet de conflits. Dylan, ancien salarié pourtant de sensibilité écologiste, critique ainsi les considérations intellectuelles autour d'une pratique ordinaire :

« [À propos de l'Atelier paysan] Même un mec con comme moi est capable de faire ce qu'ils font. Il suffit d'observer et de comprendre la logique de la nature. Une fois que t'as compris, c'est bon, ça va tout seul. Mais eux, franchement, je vais être méchant hein, je suis comme ça je dis ce que je pense, c'est des babos des villes qui pensent avoir inventé la poudre. »

À l'inverse, il ne manque pas de partager son désarroi face au rapport à la technique de certaines personnes qu'il a côtoyées à la Fabrique :

« Une fois y'a un gars qui est venu et qui s'est plaint du poids d'une disqueuse, il a demandé une disqueuse moins lourde [rire insistant], on en a vu des

*sacrés... Moi je viens de la base. À six ans j'avais déjà une disqueuse en main.
Je ne me suis jamais plaint parce qu'une machine était trop lourde [rire]. »
Dylan*

La conjugaison de la centralité du capital écologique, de l'éthos bourgeois du rapport à la technique et du caractère illégitime de la production matérielle contribue à éloigner les ouvriers et le petit entrepreneuriat industriel d'une fusion des mondes intellectuel et manuel. La rencontre entre l'intellectuel et le manuel que les militant·es à fort capital culturel mettent en valeur pour se valoriser ne vaut donc que dans un sens et participe paradoxalement à reproduire les rapports de classes. L'ambition de Martin de se rapprocher du pôle culturel du monde social a connu un relatif échec. Son manque de capitaux culturels a des effets jusque sur sa difficulté à peser dans sa coopération avec Agrofermux. Il attribue le volume de redevance qu'il leur doit (15 000 €/ans) à leur maîtrise du discours et du droit, ce qu'il combine à une ironie vis-à-vis de leur style bourgeois. Martin met ainsi en perspective sa faiblesse dans le rapport de force économique avec son manque de capitaux culturels. Quelle que soit la réalité derrière cette affirmation, elle exprime l'articulation des luttes socio-culturelles et économiques dans le champ économique de l'agroécologie.

L'asymétrie des échanges symboliques et économiques transclasses laisse entrevoir une logique proche des tendances à l'appropriation culturelle des formes émergentes de légitimité culturelle. La Fabrique et Martin empruntent certes aux répertoires de la culture écologique légitime pour leur positionnement, laissant entrevoir une forme de réciprocité des circulations symboliques. Toutefois, leur attachement et leur dépendance à une matérialité productive peu légitime les contraignent finalement à occuper une position relativement dominée. Au contraire, Agrofermux et l'Atelier paysan prospèrent sur la thématique du retour aux savoirs manuels tout en tenant à distance les dépositaires de ces savoirs. Cela peut sembler doublement paradoxal : d'une part dans la mesure où les savoirs populaires sont anoblis par la rhétorique écologiste légitime par une forme « d'esthétisation savante » (Coulangeon, 2021, p.281), et d'autre part parce que Martin a fait preuve de bonne volonté environnementale (Comby & Malier, 2021) et a pu accumuler un certain capital écologique. Or si ni la bonne volonté environnementale et les (modestes) ressources de son fondateur ni la valorisation des savoirs populaires n'ont pu assurer à la Fabrique une position favorable, on comprend que la majorité des organisations promouvant le « retour aux savoirs traditionnels » soient portées par des individus de classes supérieures dotés d'un fort capital culturel et symbolique. Les profits symboliques réalisés sur et sans les classes populaires invitent à penser que la marchandisation de la culture populaire (Hugues, 2023) est une logique qui peut se retrouver même dans ce qui est revendiqué comme une alliance de classes autour de l'enjeu agroécologique.

3.2.L'impossible purification de l'économie : un désintérêt socialement situé

La double dépendance économique de la Fabrique à la production matérielle et vis-à-vis d'organisations davantage valorisées avec lesquelles elle coopère alimente la critique de ce qui est perçu comme une forme d'hypocrisie économique. Après avoir confié ses inquiétudes quant à la dépendance de l'entreprise à la pentagnole, Marc critique le modèle socio-économique d'Agrofermux : « c'est facile hein ce qu'ils font : ils prennent des stagiaires qui travaillent gratuitement à leur place ». Là où la Fabrique est organisée sur

le modèle classique de la société anonyme et du salariat, les organisations dominantes du champ sont en effet caractérisées par des formes alternatives (coopératives, associations) et par des formes d'emplois plus diverses faisant la part belle à un relatif précarier. On retrouve ici un attachement à une certaine sécurité face à l'instabilité structurelle des trajectoires socio-économiques des classes moyennes et populaires, qui s'oppose à des formes de précarités choisies d'individus fortement dotés en capitaux culturels — et souvent économiques.

Sans la nier, la précarité économique des travailleur·euses des organisations dominantes du champ est permise par les capitaux maîtrisés et accumulés, notamment par leur parcours scolaire. La mise à distance de l'économique est autant le produit d'une condition économique de classe — le choix de la précarité est permis par l'assurance qu'elle n'est pas irréversible — que d'une dotation en capitaux culturels : capacité à faire des montages financiers et juridiques complexes ou à obtenir des financements publics. Elle est également permise par un capital écologique qui leur permet de bénéficier des ressources symboliques, culturelles et matérielles des espaces militants. À ce titre, cette mise à distance de l'économique fait écho aux stratégies des artisans créateurs (Perrenoud, 2008) et d'art (Jourdain, 2010). Au niveau organisationnel, la revendication du caractère « indépendant » du financement de l'Atelier paysan (Goulet et al., 2022), ainsi que la réalité qu'il y a derrière (40 % de fonds publics, *crowdfunding*, mais aussi soutien d'un fonds pour la formation professionnelle) est la condition de la distance de cette organisation avec l'économique pur. Le discours faisant l'éloge du libre contre la propriété intellectuelle — lié au fait qu'elle ne dépend pas de la vente de biens — et du *low tech* permet de dispenser des formations avec de l'argent public ou parapublic à une audience qui leur donne de la visibilité médiatique.

Le cadrage écologiste permet de mettre en œuvre dans des espaces militant, administratif et académique une activité économique ajustée aux aspirations morales et politiques de la bourgeoisie culturelle (Comby, 2024). Ce travail de mise en mots permet d'augmenter la rentabilité symbolique d'une activité économique euphémisée et donc de créer une demande légitime tout en assurant une certaine stabilité économique. Dans ce cadre, le capital écologique permet de *laver* les échanges économiques par la mise à distance des logiques économiques rendues impures par la critique écologiste du capitalisme. En posséder permet d'accumuler un capital économique *expié* des stigmates de la critique du capitalisme en accordant une place prépondérante à des logiques symboliques (Duval & Garcia-Parpet, 2012). Cela implique de favoriser la formation plutôt que la production, les subventions et le soutien militant plutôt que la marge financière, la forme coopérative plutôt que la société anonyme.

À l'inverse, les structures productives, telles que la Fabrique, sont constamment contraintes de reconstruire leur légitimité. Cela amène l'organisation à des équilibres parfois instables et souvent contradictoires entre des logiques marchandes aux dimensions symboliques hétérogènes, ce qu'incarne la coexistence de la pentagnole et de la serrurerie, mais aussi de salariés aux rapports opposés à l'écologie. Le positionnement ambigu de la Fabrique vis-à-vis des cadrages écologiques et économiques alimente des tensions internes, y compris chez un même individu. Un cas particulièrement parlant se retrouve dans la question — à la fois centrale au capitalisme et à sa critique — de la propriété intellectuelle. Lors d'un échange téléphonique avec une personne qui avait commencé à

fabriquer des pentagones pour les revendre en utilisant son nom¹⁵, Martin montre son ambiguïté vis-à-vis de la critique de l'économie capitaliste. Il est d'abord offensif, en lui rappelant qu'il peut la fabriquer pour lui mais pas en faire commerce. La personne lui répond avec des arguments anti-propriété intellectuelle. À partir de là, le ton de Martin s'adoucit. « C'est un libertaire » rapporte-t-il avec un sourire espiègle après la discussion. Du fait d'une certaine proximité avec ces idées, il se retrouve dans une impasse. Il change un peu de discours en disant :

« Mais tu vois, tu comprends moi ça m'inquiète parce que maintenant on a développé notre activité autour de ça, y'a pas mal de salariés voilà ça fait vivre des gens et donc c'est quand même pas mal quoi. Donc tu comprends je suis inquiet pour ça. Mais je suis d'accord dans l'idée avec toi. »

La tension de la position de Martin, à la fois patron d'une TPE construite autour d'un éthos économique de petite classe moyenne, mais qui a en même temps accumulé un capital culturel critique des institutions du capitalisme, est ici résumée en une interaction.

Si Martin prend une distance vis-à-vis du discours écologique légitime dans le champ, et que les autres acteurs tels que Marc n'y ont tout simplement jamais adhéré, c'est qu'ils n'ont pas intérêt à ce cadrage. Des outils en *open source* aux formations en passant par un important travail de communication, il s'avère avant tout fait par et pour des individus à fort capital culturel, qui y voient une manière de valoriser leurs compétences, leurs ressources et leurs connaissances en matière de communication à propos d'écologie, tout en échappant à la critique du capitalisme. Ainsi, de la même manière que le cadrage dominant en matière d'écologie bénéficie aux classes supérieures au détriment des classes populaires (Comby, 2015b), le cadrage légitime des militant·es pour l'agroécologie bénéficie davantage à la bourgeoisie culturelle qu'aux classes populaires et petites classes moyennes qui n'ont guère intérêt à un cadrage qui ne leur permet pas de valoriser leurs ressources techniques et entrepreneuriales et exclut *in fine* leur activité économique de la consécration écologiste. Le paradoxe est que cette marginalisation a lieu dans un espace où l'affirmation d'un retour aux savoirs manuels et populaires est vue comme une condition d'une réponse aux enjeux environnementaux.

Conclusion

La Fabrique, en tant qu'entreprise qui *fabrique* des objets, ancrée dans un entrepreneuriat populaire, a pu trouver une place dans le champ de l'agroécologie justement parce qu'elle y maîtrisait la ressource rare de pouvoir fabriquer en série des objets écologiques. Mais, en même temps que sa capacité à articuler des champs économiques généralement disjoints, la trajectoire de l'entreprise montre sa difficulté à occuper une position centrale dans un champ dominé par des organisations portées par une accumulation de capital culturel plus que par une accumulation de capital économique. La position dominée de la Fabrique se voit lorsqu'on la compare à d'autres organisations du même champ et les désillusions de son fondateur. Cependant, mis à part Martin, les autres acteurs — son associé Marc et l'essentiel des salariés — ne le perçoivent pas de cette manière, car dans leur espace social les normes écologiques ont moins de valeur. Du point de vue

¹⁵ Carnet de terrain, 05/05/2022.

économique dont ils sont porteurs, la trajectoire de l'entreprise est un succès caractérisé par un positionnement sur deux marchés très différenciés qui renforcent sa pérennité. Sa position à l'articulation entre deux mondes socio-économiques est à la fois une ressource et une source de tensions.

L'attachement à la matérialité de l'activité est solidaire des enjeux économiques d'individus qui ne sauraient choisir une sobriété volontaire heureuse. Il est remarquable qu'une part importante de l'activité économique explicitement écologiste soit portée par des individus à fort capital culturel, dans le cadre d'organisations, soit de type start up soit, pour les plus militants, des formes juridiques en rupture avec le capitalisme (associations, SCOP), mais dans tous les cas mettant au cœur de leur activité le conseil, la formation, la recherche-action ou la conception plus que la fabrication en masse. La matérialité productive, fatalement appesantie de son effet délétère sur l'environnement, est en quelque sorte exclue du champ. Par son inscription dans des enjeux de fabrication et dans une sociologie ouvrière, la Fabrique, au contraire d'organisations plus ancrées dans une production discursive et des financements atypiques, rencontre les contraintes sociales et économiques de la petite industrie.

Le cas de la Fabrique montre en outre à quel point les forces de rappel de l'origine sociale sont fortes pour des individus qui manifestent une forte volonté de se lier à un cadrage légitime pour y assoir une activité économique. Si bien qu'il conviendrait de se demander si le mouvement *low tech* qui sert de cadrage ambigu aux activités de la Fabrique ne constitue pas, à l'instar de la catégorie d'« alternative », une manière de promouvoir certaines caractéristiques d'un style de vie bourgeois (Brusadelli & Martell, 2022), tout en participant à une forme de gentrification rurale (Perrenoud, 2008). Il repose sur un rapport au travail manuel destiné à un public dont l'intérêt pour le travail manuel est déconnecté de la position occupée dans les rapports de production et de la culture anti-écolo (Willis, 2011) ou de la pratique de travaux à-côté (Weber, 2009). Le « retour aux savoirs manuels » que les organisations dominantes affirment semble dans un même mouvement valoriser des savoirs et en reléguer les principaux dépositaires à une position dominée, ce qui les amène à trouver dans d'autres espaces sociaux et économiques les capitaux qu'ils cherchent à accumuler. Ce constat sociologique montre que les activités écologiques reposent sur et reproduisent une opposition dont les protagonistes appellent volontiers à la disparition : l'opposition entre travail manuel et intellectuel.

Cet article interroge ainsi, à partir de la monographie d'une entreprise et des tensions structurelles qui la traversent, les conditions de possibilités d'une intégration de la production matérielle dans un champ économique et militant écologiste qui la valorise discursivement tout en la tenant à distance socialement. Le fait que la matérialité physique de nos activités soit le nœud du problème écologique incite les militant·es à fort capital culturel à mettre à distance la fabrication matérielle. Cela participe à une mise à distance de ceux qui sont les acteurs de cette matérialité autant que de ceux dont les dispositions se rattachent le plus à la concrétude matérielle du monde : les ouvriers et le petit entrepreneuriat industriel. En retour, les stratégies de ces acteurs qui les sécurisent d'un point de vue économique les marginalisent dans le champ écologique. Le cas de la Fabrique met en lumière ce mécanisme à la fois symbolique et matériel, alors même que la trajectoire propre de son fondateur lui avait permis d'accumuler un minimum de capital écologique qui l'avait autorisé à s'insérer dans le champ de l'agroécologie. Cette trajectoire contrariée fait ré-émerger un conflit de classes, là où certains avaient pu se

figurer, à travers la figure artisanale, une écologie transclasse. La valorisation discursive de l'artisanat dans le champ de l'agroécologie se retrouve être un artisanat sans artisans. Penser la massification du modèle social et économique de l'(agro)écologie implique une réflexion sur les conditions de possibilités sociologiques d'une mise à distance de la matérialité productive. De manière plus programmatique, on ne peut que s'interroger sur la viabilité d'une agroécologie sans structures productives, ainsi que sur la place des classes populaires dans les structures productives d'une économie écologiste.

Bibliographie

Amossé T. (2012), « Diriger une PME. Introduction », *Travail et emploi*, n°130, p. 5-8.

Angeli Aguiton S., Brunier S. & Oui J. (2022), « Autonomie technologique et innovation ouverte paysanne. Entretien avec l'Atelier paysan », *Études rurales*, n°209, p. 148-161.

Bereni L. & Dubuisson-Quellier S. (2020), « Au-delà de la confrontation : saisir la diversité des interactions entre mondes militants et mondes économiques. », *Revue française de sociologie*, vol. 61, n°4, p. 505-529.

Bihoux P. (2014), *L'âge des low tech vers une civilisation techniquement soutenable*, Paris, Le Seuil.

Bourdieu P. (1979), *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Les éditions de minuit.

Bourdieu P. (1986), « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62, n°1, p. 69-72.

Bourdieu P. (2000), *Les structures sociales de l'économie*, Paris, Le Seuil.

Bouzin A. & Coutant H. (2023), « Ingénieurs écologistes. Reconfigurations par les enjeux environnementaux des luttes au sein du salariat de confiance du capitalisme. », in *Écologie et classes sociales : stratégies de reproduction, modes de domination, conditions écologiques d'existence*, ENS Jourdan.

Bruneau I., Laferté G., Misch J. & Renahy N. (dir.) (2018), *Mondes ruraux et classes sociales*, Paris, Éditions EHESS.

Brunier S. & Pinaud S. (2022), « Au rythme du capital », *Revue française de sociologie*, vol. 63, n°3, p. 527-554.

Brusadelli N. & Martell Y. (2022), « Réformer le militantisme, relancer le mouvement climat. Sur la genèse d'Alternatiba », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 242, n°2, p. 4-21.

Clerc F. (2020), « L'Atelier Paysan ou les Low-Tech au service de la souveraineté technologique des paysans », *La Pensée écologique*, vol. 5, n°1, p. 3-3.

Comby J.-B. (2015a), « À propos de la dépossession écologique des classes populaires », *Savoir/Agir*, vol. 33, n°3, p. 23.

Comby J.-B. (2015b), *La question climatique : genèse et dépolitisation d'un problème public*, Raisons d'agir.

Comby J.-B. (2024), *Ecolos, mais pas trop...*, Paris, Raisons d'agir.

Comby J.-B. & Malier H. (2021), « Les classes populaires et l'enjeu écologique. Un rapport réaliste travaillé par des dynamiques statutaires diverses », *Sociétés contemporaines*, vol. 124, n°4, p. 37-66.

Coquard B. (2019), *Ceux qui restent : faire sa vie dans les campagnes en déclin*, Paris, la Découverte.

Coulangeon P. (2021), *Culture de masse et société de classes. Le goût de l'altérité*, Paris, Presses Universitaires de France.

Coulangeon P., Demoli Y., Ginsburger M. & Petev I. (2023), *La conversion écologique des Français : contradictions et clivages*, Presses Universitaires de France.

Crasset O. (2017), *La santé des artisans : De l'acharnement au travail au souci de soi*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Dobry M. (2009), *Sociologie des crises politiques. La dynamique des mobilisations multisectorielles*, Paris, Presses de Sciences Po.

Duval J. & Garcia-Parpet M.-F. (2012), « Les enjeux symboliques des échanges économiques », *Revue Française de Socio-Économie*, vol. 10, n°2, p. 13-28.

Duvoux N. (2023), *L'Avenir confisqué : inégalités de temps vécu, classes sociales et patrimoine*, Paris, Presses universitaires de France.

Flécher M. (2019), « Des inégalités d'accès aux inégalités de succès : enquête sur les fondateurs et fondatrices de start-up », *Travail et emploi*, vol. 159, n°3, p. 39-68.

Forquin J.-C. (1972), « Grignon (Claude). — L'ordre des choses, les fonctions sociales de l'enseignement technique », *Revue française de pédagogie*, vol. 21, n°1, p. 79-84.

Goulet F., Meyer M. & Cardinael C. (2022), « Politiser l'équipement, équiper l'autonomie Enquête sur l'autoconstruction de matériel agricole en France », *Ethnologie française*, vol. Vol. 52, n°2, p. 397-412.

Gros J. (2016), « Relations d'emploi et domination personnalisée : Comment la gestion de la main-d'œuvre dans une PME s'appuie sur des rapports de classe », *Genèses*, vol. n° 105, n°4, p. 97-119.

Grossetête M. (2019), « Quand la distinction se met au vert. Conversion écologique des modes de vie et démarcations sociales », *Revue Française de Socio-Économie*, vol. 22, n°1, p. 85-105.

Grossetti M. & Barthe J.-F. (2008), « Dynamique des réseaux interpersonnels et des organisations dans les créations d'entreprises », *Revue française de sociologie*, vol. 49, n°3, p. 585-612.

Grossetti, M. & Reix, F. (2014), « Parcours biographiques et carrières entrepreneuriales », in Chauvin, P., Grossetti, M. et Zalio, P. (dir.), *Dictionnaire sociologique de l'entrepreneuriat*, Paris, Presses de Sciences Po, p. 412-431.

- Hugues F.** (2023), « “Bon sens” pratique et moral et (im)perméabilité aux injonctions environnementales des classes populaires rurales. », in *Écologie et classes sociales : stratégies de reproduction, modes de domination, conditions écologiques d’existence*, ENS Jourdan.
- Jourdain A.** (2010), « La construction sociale de la singularité. Une stratégie entrepreneuriale des artisans d’art », *Revue Française de Socio-Économie*, vol. 6, n°2, p. 13-30.
- Karpik L.** (1989), « L’économie de la qualité », *Revue française de sociologie*, vol. 30, n°2, p. 187-210.
- Malier H.** (2022), *Populariser l’écologie, éduquer les classes populaires ? Ethnographie critique d’interventions publiques et militantes en France et en Argentine*. (Thèse de doctorat), EHESS.
- Mateus Q. & Roussilhe G.** (2023), *Perspectives low-tech : comment vivre, faire et s’organiser autrement ?*, Quimperlé, Divergences.
- Mazaud C.** (2009), *L’artisanat français. Entre métier et entreprise.*, Presses universitaires de Rennes.
- Ollitrault S.** (2001), « Les écologistes français, des experts en action », *Revue française de science politique*, vol. 51, n°1, p. 105.
- Palheta U.** (2012), *La domination scolaire. Sociologie de l’enseignement professionnel et de son public*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Perrenoud M.** (2008), « Les artisans de la “gentrification rurale” : trois manières d’être maçon dans les Hautes-Corbières », *Sociétés contemporaines*, vol. n° 71, n°3, p. 95-115.
- Pierrel A.** (2023), « La pesanteur des ascensions des apprenties et apprentis ingénieurs », *Sociologie*, vol. 14, n°4, p. 431-447.
- Renahy N.** (2010), *Les gars du coin : Enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La Découverte.
- Rivoal H.** (2021), *La fabrique des masculinités au travail*, Paris, La Dispute.
- Samak M.** (2016), « La politisation variable des alternatives agricoles », *Savoir/Agir*, vol. 38, n°4, p. 29-35.
- Sennett R.** (2010), *Ce que sait la main : La culture de l’artisanat*, Paris, Albin Michel.
- Wagner A. C.** (2007), *Les classes sociales dans la mondialisation*, Paris, La Découverte « Repères ».
- Weber F.** (2009), *Le travail à côté : Une ethnographie des perceptions*, EHESS « En temps & lieux ».
- Willis P.** (2011), *L’école des ouvriers. Comment les enfants d’ouvriers obtiennent des boulots d’ouvriers*, Marseille, Agone.
- Zarca B.** (1986), *L’artisanat français. Du métier traditionnel au groupe social*, Paris, Economica.

